

# PARCOURS ETHNOGRAPHIQUE

## D'UN TEXTE TRADUIT

On connaît l'axiome attribué à Paracelse, Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, philosophe et alchimiste allemand du XVI<sup>ème</sup> siècle : « *nomina sint numina* », tout être devrait avoir le nom qui est de son essence ; entre « mot » et « objet », entre signifiant et référent doit se trouver un lien idéal et parfait.

Les germes de cette pensée se trouvent dans le *Cratyle* de Platon : les mots sont-ils l'expression juste de l'essence des choses ou pure convention ? Cratyle soutient l'un, Hermogène l'autre. Et le débat durera puisque Shakespeare s'en fait l'écho en 1595, dans *Romeo and Juliet*<sup>(1)</sup>, lorsqu'il fait dire à son héroïne séparée par son patronyme, et ce qu'il représente, de celui qu'elle aime :

*What's in a name? That which we call a rose  
By any other word would smell as sweet;  
So Romeo would, were he not Romeo call'd,  
Retain that dear perfection which he owes  
Without that title*<sup>(2)</sup>. (Acte I, scène 2)

Il allait de soi dans la vision idéaliste cratylienne que le monde et les choses — par leur essence — structurent la langue qui ne serait alors qu'une nomenclature d'objets, de processus, de qualités lui préexistant et la dominant.

Cette vision pèse encore sur la traduction, en particulier chez le profane. Comme le dit Martinet :

On est parti de l'idée traditionnelle qu'après tout les hommes étaient des hommes qui disaient les mêmes choses, qu'on pouvait passer d'une langue à une autre par traduction, que, par conséquent, les notions étaient sensi-

---

(1) Cf. « *What shall I swear by?* » *Langue et idolâtrie dans Romeo and Juliet*, Pierre Iselin, Collection Astrea n° 5, p. 166.

(2) « Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous dénommons rose sentirait tout aussi bon sous un autre vocable. Ainsi Roméo, s'il ne s'appelait pas Roméo, conserverait cette chère perfection qu'il possède en dehors de son nom. » Traduction M. Pollet, Aubier Montaigne, 1961.

blement les mêmes partout, et qu'en tout cas, les rapports entre les notions devaient être les mêmes.

Langues, monde et pensée unis dans une même idéalité. Langage intimement lié à un pensée qui, parce qu'elle se voulait claire, ne pouvait être représentée que par un langage parfaitement structuré.

Mais Martinet de tout de suite ajouter :

Il faut se rendre à l'évidence que ceci est inexact : lorsqu'on passe d'une langue à une autre, ce ne sont pas seulement les formes et les mots qui changent, ce ne sont pas seulement les notions qui changent, mais aussi le choix des rapports à exprimer<sup>(1)</sup>.

Certains linguistes modernes sont encore tentés de retrouver cette unité *adamique* dans les « universaux de langage » mais, il faut bien le dire, l'essentiel de la linguistique moderne refuse cette vision idéaliste, et positiviste, qui (faut-il le souligner ?) est aux antipodes d'une *analyse ethnographique* du discours. Elle n'a eu de cesse d'insister sur la relativité du langage variant au long de lignes géographiques, sociales ou sexuelles, et sur sa négativité — items lexicaux non chargés positivement de sens, mais (c'est là que l'on fait communément allusion à l'image des pions sur un échiquier) du sens que leur laissent les autres mots dans le stock du locuteur ; sens encore infléchi par le contexte discursif (collocation) et par la situation d'énonciation . Les études récentes insistent ainsi sur la validation du discours de l'énonciateur par le co-énonciateur : ce que je dis n'a de sens, ou ne *prend de sens*, que validé par celui qui m'entend ou me lit, et me demande, le cas échéant de reformuler mon discours ou de faire appel à des indices extralinguistiques (« Un avion supersonique ! Regarde ! »). C'est en fonction de cette relation intersubjective que ressort le sens, se lève l'ambiguïté ou, s'il y a échec, s'enferme l'idiolecte.

Ainsi Austin et Searle, philosophes et linguistes à l'origine de la linguistique pragmatique, reprennent plus ou moins la thèse de Bloomfield, qui de tous les linguistes est celui qui est allé le plus loin dans l'expression de la négativité du langage et de l'importance de la co-validation, affirmant que :

Le sens d'un énoncé linguistique est « la situation dans laquelle le locuteur émet cet énoncé, ainsi que le comportement-réponse que cet énoncé tire de l'auditeur<sup>(2)</sup>. »

---

(1) André Martinet, *Quelques traits généraux de la syntaxe*, Free University Quarterly, 1959 n° 2, p. 14. Cité par G. Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1963, p. 261.

(2) Bloomfield, *Language*, 1955, p. 139.

Formule serrée qui trouve un écho dans J.L. Austin, *How to do Things with Words*, 1962 :

[...] on ne peut dire que j'ai averti un auditoire s'il n'a pas entendu mes paroles ou ne les a pas prises en un certain sens. Un effet doit être produit sur l'auditoire pour qu'un acte illocutoire puisse être tenu pour achevé. [...] L'exécution d'un acte illocutoire inclut donc l'assurance d'avoir été bien compris (the securing of uptake)<sup>(1)</sup>.

La formule de Bloomfield est fondamentale pour le traducteur en ce qu'elle reflète l'expérience qu'il se fait quotidiennement du langage et du sens : avant de traduire le texte étranger, il doit le valider dans un rapport d'énonciation particulier puisqu'il est marqué, le plus souvent, par l'absence de l'énonciateur (romancier ou poète) qui ne peut — ou ne veut — reformuler son discours, et dans une situation d'énonciation (le réseau d'indices externes qui participent, comme le souligne Bloomfield, à la création de sens) elle aussi lacunaire : le monde auquel l'énonciateur se réfère n'est pas là, mais en outre il se détermine le plus souvent par la différence au travers de la vision esthétique propre à chaque auteur.

C'est pour cela que tout d'abord *traduire*, c'est *s'introduire*, entrer subrepticement non seulement dans un discours mais au travers de lui dans la pensée, la *Weltanschauung* et l'écriture d'un auteur.

Traduire c'est pénétrer dans une contrée nouvelle, pays de Nabokov, d'Andrew Sinclair, de Toni Morrison, de Patrick White, de Martin Amis...

Etablir des ponts au dessus de frontières qui ne sont pas (qui pourrait le croire encore ?) uniquement linguistiques ; ce serait trop simple et l'ordinateur finirait peut-être bien par faire le travail tout seul...

L'auteur et son double, le traducteur, reflet de son image dans un texte qui est à la fois le même et un autre.

Traducteur-Tirésias, devin et interprète, homme et femme, jouissant sur deux tableaux à la fois, les deux faces du texte.

Le dépaysement est assuré. L'aire linguistique anglophone est telle — quatre continents — que même sans la double vision propre à l'écriture littéraire, celle du monde et de sa représentation au travers du filtre esthétique, l'angoisse saisit nécessairement le traducteur lorsqu'il s'engage pour un nouveau départ.

---

(1) J.L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1970, traduction G. Lane, p. 124.

*Pour un nouveau départ.*

« Le contenu de la sémantique d'une langue, c'est l'ethnographie de la communauté qui parle cette langue. » écrit G. Mounin, qui cite Nida : « Les mots ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles. » « Le sens est social. » renchérit Quine.

Les anthropologues le savent bien, qui cherchent à définir les rapports sociaux et culturels au travers d'une langue, et l'on pense à l'écrivain nigérian Chinua Achebe se moquant des missionnaires anglais qui s'évertuaient à convaincre des Ibos pour qui le *blanc* était symbole de putréfaction et de mort, de la pureté et de la vertu d'un dieu blanc ... Nida, dans le même ordre d'idée, pose le problème de l'universalité de la traduction de la Bible : comment traduire la parabole du figuier (Livre des Juges 9:8 – 9: 15) dans une langue qui ne connaît pas cet arbre et n'a pas de mot pour le représenter ou dans une langue qui le connaît mais uniquement sous son espèce à fruit non comestible et vénéneux<sup>(1)</sup> ?

Pour le traducteur le parcours ethnographique du texte se fait sur deux plans que l'on a tendance à confondre : celui du discours maîtrisé de l'auteur qui choisit de représenter son monde de telle ou telle manière et celui du signe, qui limite sa liberté, ou la crée s'il est poète, en raison même de son « adéquation au monde réel ».

*Bobby, concierge* sont comme *Westminster Abbey* ou *Hyde Park Corner* des lieux linguistiques pré-repérés qui ne laissent ni à l'auteur, ni au traducteur, une grande liberté. *Concierge* n'est ni *caretaker*, ni *janitor* ; car il manquerait alors quelque chose du signe dont une partie est sûrement « *la concierge est dans l'escalier* », et de la même manière *bobby* n'est pas plus *gendarme* que *policier*.

La linguistique structurale post-saussurienne ne s'est guère penchée, pour des raisons justement structurales, sur les problèmes de dénomination de référents marqués par de fortes différences culturelles ; et le traducteur, le plus souvent élude le problème en laissant la trace du parcours ethnographique, conservant le mot étranger, « concierge » par exemple, si pour son lecteur, il n'est pas totalement inconnu.

Il faut voir dans ce manque l'histoire de la linguistique moderne. Dans son *Cours de Linguistique Générale*, professé à partir de 1891 à l'École des hautes études à Paris, Ferdinand de Saussure enseignait

---

(1) Cité par Vinay dans « La Traduction humaine », dans *Le Langage*, collection Encyclopédie de la Pléiade, p. 748.

que : « Le signe linguistique unit non une chose, mais un concept à une image acoustique. »

Et à ce concept fut donné le nom de signifié. Mais il excluait la question du référent de son domaine d'analyse : « Pour lui, la question du référent n'était pas linguistique, et seule celle de la relation signifiant, signifié importait<sup>(1)</sup>. »

Beaucoup d'encre a coulé sur la face signifiante du signe, mais peu de choses ont été dites sur la notion de concept. Or le traducteur ne peut faire l'économie de son analyse et éluder les conséquences que sa détermination peut avoir sur sa pratique.

Que l'on prenne l'exemple du signe /*house*/. Il unit deux faces complémentaires et indissociables : la chaîne phonématique /h/au/s signifiante et le signifié /*house*/ unifiant par sa valeur conceptuelle, supra-référentielle toutes les virtualités de /maisons/ - maisons à toit plat, à toit pentu, maisons couvertes de tuiles ou d'ardoises, à un, deux ou trois étages... Virtualités conceptuelles qui peuvent être suffisantes en situation de communication, « *Will you come to my house?* », mais que le locuteur peut préciser s'il en ressent le désir ou la nécessité : « *You'll recognize it easily: it's a bungalow of red brick...* (« Tu la reconnaîtras sans difficulté : c'est une construction de plain-pied avec une façade de brique rouge. »)

Mais le traducteur, s'il veut entrer dans la « réalité virtuelle » du discours d'un auteur doit dépasser le concept et se projeter vers le référent. Un exemple peut illustrer ce propos. C'est un extrait de l'*incipit* de *The Wild Palms*, roman de l'écrivain américain William Faulkner, (1939) :

*The knocking sounded again, at once discreet and peremptory, while the doctor was descending the stairs, the flashlight's beam lancing on before him down the brown-stained stairwell and into the brown-stained tongue-and-groove box of the lower hall. It was a beach cottage, even though of two stories, and lighted by oil-lamps — or an oil-lamp, which his wife had carried upstairs with them after supper<sup>(2)</sup>.*

Liberté d'écriture et contrainte langagière sont à la croisée des chemins de ce texte dont le parcours est semé d'embûches pour qui ne peut se figurer, se « re-présenter » la réalité suggérée par W. Faulkner au travers du miroir anamorphique du signe, car *a beach cottage* n'a rien à voir avec le sens de cottage en français (le mot en américain, en particulier avec sa détermination hyponymique *beach*, signifie essentiellement une petite maison de vacances, « a small summer house used

---

(1) Philippe Blanchet, *La Pragmatique, d'Austin à Goffman*, Bertrand-Lacoste, 1995, p. 21.

(2) Edition Penguin Modern Classics, 1987, p. 5.

during vacations<sup>(1)</sup> »), ensuite *two stories* ne font qu'un étage en dépit des apparences (les Américains comptent le rez-de-chaussée dans *stories*) et *the brown-stained tongue-and-groove box of the lower hall* offre une vision très subjective de l'intérieur du vestibule lambrissé (*tongue-and-groove* correspondant à l'assemblage des lames de bois teintées).

Voici une traduction du texte proposée par Florent Gusdorf et Frédéric Ogée<sup>(2)</sup> :

Les coups résonnèrent à nouveau, à la fois discrets et péremptoires, pendant que le docteur descendait les marches, le faisceau de sa torche plongeant dans la cage d'escalier de bois taché de brun et dans le réduit lambrissé de brun du vestibule. C'était une petite villa de bord de mer, malgré son étage qu'éclairaient des lampes à pétrole, ou plutôt une lampe à pétrole que sa femme avait emportée quand ils étaient montés après le souper.

La traduction est très fidèle.

Cependant, à y regarder de plus près, on observe qu'elle conserve une marque discrète de l'impossibilité de réduire la *vision américaine* à l'unicité du discours français.

Le lecteur, en effet, ne peut manquer de s'interroger sur le sens de « C'était une petite villa de bord de mer, *malgré* son étage qu'éclairaient des lampes à pétrole... » Pourquoi ce « *malgré* » ? Quelle logique y a-t-il dans une telle restriction ? Ne peut-on avoir une villa de bord de mer avec un étage ?

Il s'agit là en fait de la rémanence d'un trait ethnographique discret : si énonciateur et co-énonciateurs américains s'entendent sur le référent de *beach-cottage*, si pour eux il est entendu que c'est d'abord un simple rez-de-chaussée, par contre pour le lecteur français rien ne s'oppose à ce qu'une *villa de bord de mer* ait un, deux, voire trois étages. Ce « *malgré* » est l'indice d'une différence de représentation du monde au travers du signe.

Les traducteurs de l'anglais savent ainsi qu'il n'est pas aisé de rendre compte, sans inutiles longueurs, des différences entre *bungalow*, qui n'a pas grand chose à voir avec son équivalent français, *terraced house*, *semi-detached house* et ce qu'ils représentent à la fois d'un point de vue architectural et social en Grande Bretagne. Le concept, dans sa généralité, ne suffit plus à rendre compte de la diversité culturelle et l'on rejoint ici l'importante hypothèse de E. Whorf et B. L. Sapir pour qui le langage est structuré par la vision du monde et influe sur elle.

---

(1) *The American Heritage desk Dictionary*, Houghton Mifflin Company, Boston.

(2) F. Gusdorf, F. Ogée, *Recueil de versions anglaises*, Hachette supérieur, 1991, page 106.

Il est un autre exemple, choisi lui aussi dans la littérature anglaise, qui permettra de pousser plus avant l'analyse du processus de relecture ethnographique auquel le traducteur doit se soumettre. Il s'agit d'un superbe passage de *July's People*, roman du prix Nobel de littérature sud-africain, Nadine Gordimer :

*The father did not look up. Pushing through tongues of wet grasses with his gun, with a youth metamorphosed into the quickness and hesitancy of a buck, beside him — half in the familiar experience of his weekend pleasures from back there, half in the jarring alertness of these days broken from the string of his life's continuity and range, minute to minute, his legs taking him where a patrol or roving band might come upon him, the shots he was going to fire risking to give away the presence of a whole family of whites, hidden in those huts — disjointed by these contrasting perceptions of habit and strangeness, he had a foretaste of the cold resentment that he would feel towards his son sometime when he was a man; a presentiment of the expulsion from a paradise, not of childhood but of parenthood. He waited in the reeds with the young black face frowning in wretched endurance of the mosquitoes. The wart-hogs came and he fired at the nearest piglet when they were in the position from which they would have the least chance of getting away<sup>(1)</sup>.*

Passage complexe, où le schéma canonique de la phrase anglaise<sup>(2)</sup> est suspendu par le recours à un nombre élevé d'incidentes, où indices déictiques – le ici de la situation d'énonciation, *pushing through the tongues of wet grasses ... these days*, et le ailleurs mémoriel, *from back there...*, sont mélangés, et dans lequel les marques de la situation d'énonciation et de contextualisation restent minimaux pour les traducteurs du fragment que sont nos étudiants : l'origine du discours, intériorisé, est nommé de façon hyperonymique, *the father*; la relation intersubjective avec *the youth* est minimisée. (Qui est ce jeune homme, lui même présenté de façon dénaturée, *metamorphosed into the quickness and hesitancy of a buck* ?) Les indices de contextualisation sont épars, *whites*, *huts*, *wart-hogs* (phacochères), posant ainsi le problème de détermination du sens de *the buck*, qui en raison de sa grande polysémie impose au traducteur une recherche ethnographique.

Comment traduire *the buck* ?

---

(1) Nadine Gordimer, *July's People*, 1981, ed. Penguin Books, 1982, p. 76. Une traduction est proposée en appendice, en fin d'analyse.

(2) Cf. Jacqueline Guillemin-Flescher, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Ophrys, 1983, p. 415.

Avant toute chose, le traducteur devra passer en revue les diverses acceptions du mot en les confrontant aux différents critères de création de sens. Il sait qu'il aura à choisir (sans pour autant oublier qu'un item lexical n'est pas chargé positivement de sens) entre /*argent*/, /*dollar*/, /*jeune homme vigoureux*, en particulier *jeune noir ou jeune indien*/, /*mâle de l'espèce des lagomorphes - lapins, lièvres*/, /*des cervidés - cerf, daim...*/ et même /*d'antilopiné*s/... Valeurs potentielles de sens semblant vouloir se multiplier à l'envi.

Pourtant, plus ou moins rapidement, plus ou moins consciemment, il pourra écarter des valeurs de sens du signe :

— /*argent*/, /*dollar*/, en raison de la collocation de *buck* avec *quickness* (vivacité).

— /*jeune indien*/, rendu fort improbable par le réseau d'indices *whites* (blancs), *huts* (huttes), et surtout *wart-hogs* (*phacochères*).

— *Youth* (jeune homme) et *buck* (jeune homme noir) car les deux valeurs auraient à ses yeux trop de sèmes communs pour légitimer *metamorphosed*.

Restent donc les différentes espèces animales. Il se doit alors de choisir entre : *lapin, lièvre, cerf, daim, antilope, springbok* .

De nouveaux paramètres vont alors présider à son choix, certains de façon conflictuelle :

— Le contexte africain lui impose une traduction en accord avec la réalité du pays, avec les espèces endémiques en Afrique du Sud. Mais ses connaissances zoologiques lui permettent-elles de trancher<sup>(1)</sup> ?

— En établissant une analogie entre le jeune homme et *buck* (*the quickness and hesitancy* [characteristic] *of a buck*), l'auteur sait qu'il s'adresse à un co-énonciateur sud-africain qui partage avec lui la même communauté culturelle et que sa comparaison sera naturellement validée. Mais le traducteur déplace le problème en introduisant un deuxième co-énonciateur, son lecteur français par exemple. La chose n'est plus alors aussi simple. S'il choisit *springbok*, ne risque-t-il pas d'annuler l'effet suggestif désiré par l'auteur, en contraignant son lecteur à chercher la définition du mot dans un dictionnaire ?

— Et ne doit-il pas se demander quelle référence culturelle le personnage-énonciateur, sud-Africain mais aussi de culture européenne, prend pour dénaturer le jeune homme ? Est-ce une référence anglaise

---

(1) Mais ceci étant dit à la décharge du traducteur, d'éminents zoologues parisiens interrogés ont eu quelques difficultés à répondre à la question : y a-t-il des espèces endémiques de lagomorphes en Afrique du sud ?



ou sud-africaine ? Mais sans doute est-ce pousser la réflexion à l'extrême.

Il n'en reste pas moins des difficultés : peut-il choisir /*gazelle*/ ? Le mot répond bien au premier critère ; il est aussi parfaitement connu du lecteur francophone. Mais ne risquerait-il pas d'introduire un trait de /féminité/ qui viendrait s'opposer au trait /masculin/ que *buck* conserve, poussant peut-être ainsi la métamorphose un peu loin dans l'esprit de certains de ses interlocuteurs/lecteurs ?...

Pour long que ce parcours d'analyse soit (il ferait sourciller nos amis interprètes en simultané qui se doivent de réagir dans les secondes suivant l'énonciation), il s'impose au traducteur du texte littéraire.

Il montre aussi que le parcours ethnographique du texte à traduire ne doit pas se faire seulement dans un sens, celui du monde auquel l'auteur renvoie, mais que d'autres paramètres doivent être pris en compte, celui de la culture de l'énonciateur qui comme dans le texte de Nadine Gordimer peut-être complexifié par une culture duelle, et aussi celui du lecteur potentiel du texte qui doit rester au centre de la préoccupation du traducteur<sup>(1)</sup>, car c'est sur lui que l'effet littéraire devra se faire et c'est lui qui finalement validera ou non la traduction proposée.

Plus on se rapproche des fonctions pragmatiques et interactionnelles du langage, moins son approche positiviste fonctionne ; plus le discours est oralisé plus la distance entre forme (ou marque) et sens (ou dénotant) se creuse.

Les étudiants le savent bien lorsque se présentent à eux des phrases comme : « Raymond, c'était la plaie de la famille », elle répétait volontiers que « ça ferait un joli coco »<sup>(2)</sup>. Il faut trouver le ton et les termes. Les sociolinguistes ont montré combien le langage dépendait de critères sociaux, ethniques et sexuels<sup>(3)</sup>. « *He'll become an odd sort of bloke* » suggèrent les dictionnaires. Mais c'est oublier que le mot « *bloke* » est incongru dans la bouche d'une femme, tout comme le seraient « /*mate*/ ou /*old chap*/ » ou comme pourraient l'être « *honey/love/ducky* » dans la bouche d'un homme s'adressant à une autre personne que sa femme. Ces marques de rapports interpersonnels, comme le « *body language* » si souvent mal connu, nous ramènent à la définition de Bloomfield et confirment toute son importance.

---

(1) Comme le souligne Nida dans *The Theory and Practice of Translation*, E.J. Brill, Leiden, Netherlands, 1969. Voir en particulier *the priority of the needs of the audience over the forms of language*, p. 31 etc...

(2) F. Mauriac, *Le Désert de l'amour*. « Raymond was "the black sheep" of the family, she liked to repeat that "he'd be a right one later on". »

(3) Cf Peter Trudgill, *Sociolinguistics. An Introduction*, Penguin books, 1974 ou *Sociolinguistics*, Edited by J.B. Pride and Janet Holmes, Penguin books, 1972.

La nécessité de la prise en compte de la situation d'énonciation pour la création de sens, et *a contrario*, les limites d'une sémantique qui ne veut pas la considérer, comme celle des générativistes Katz et Fodor (*The Structure of a Semantic Theory*, 1963) nous inspirent une ultime réflexion sur ce que doivent être les conditions d'apprentissage d'une langue étrangère et sur la nécessité de recréer la totalité des paramètres créateurs de sens : situation, ethnographie, contexte et sur l'impossibilité de se satisfaire de l'enseignement d'une langue purement véhiculaire, dénaturée, acculturée, fondée sur d'impossibles « universaux langagiers ou culturels » ou au contraire sur des clichés réducteurs.

Et pourtant, la transformation de l'anglais en *lingua franca* mondiale ne pourrait-elle conduire à une telle tentation ?

Proposition de traduction du texte de Nadine Gordimer :

*Le père ne leva pas les yeux. De son fusil, il écarta les hautes herbes mouillées, un adolescent métamorphosé en antilope vive et craintive à ses côtés; il retrouvait en partie l'expérience familière des plaisirs qu'il s'accordait là bas en fin de semaine et était en partie confronté à la tension énervante de ces derniers jours, détachés, minute après minute, du fil qui assurait à sa vie continuité et durée, ses jambes le portant là où une patrouille ou une bande de maraudeurs pouvait fondre sur lui, risquant avec les coups de feu qu'il allait tirer, de révéler la présence de tout une famille de blancs cachée dans ces huttes, partagé entre ces impressions contradictoires de quotidien et d'insolite, il avait un avant goût de la froide rancune qu'il éprouverait un jour envers son fils lorsqu'il serait devenu homme, pressentiment de ce que serait l'expulsion d'un paradis, non pas celui de l'enfance mais de la paternité.*

*Il était à l'affût dans les roseaux, le jeune noir grimaçant sous le pénible effort qu'il faisait pour supporter les moustiques. Les phacochères apparurent et lorsqu'ils se trouvèrent à un endroit où leurs chances d'échapper étaient moindres, il déchargea son fusil sur le marcassin le plus proche.*

**Thierry Guédé**